

MARINES

C'EST le moment des bains de mer. Les enfants de fonctionnaires, et en général les gosses « bien » vont aux Bains Nelson, où l'eau est claire mais où abondent les oursins et les filles à marier. On préfère y laisser les parents et se rendre aux « Bains de Tivoli », de l'autre côté d'Alger, sur la route du jardin d'Essai ; mais là, c'est une autre histoire : on se trempe dans le tourbillon formé par les égouts. Le plus simple serait de partir de l'un des « Bains » pour arriver à l'autre. Quelques nageurs l'ont fait. Mais la distance est longue. La plupart font escale au môle Est ; ils confient leurs vêtements à leurs sœurs, complices, qui, elles, vont à pied ou en « tram », des bains de Tivoli aux Bains Nelson, et les gars, piquant sur l'Agha, atteignent le môle, longent à pied les quais du port, gagnent le « môle cassé » et nagent jusqu'aux Bains Nelson qu'ils font semblant de n'avoir pas quittés. Les parents n'y voient que du bleu. Les sœurs, toutes fières mais secrètes, rendent les vêtements, on se rhabille et l'on a droit au goûter : des frites atroces, qui sentent l'huile kabyle. Ça réussit chaque coup. Ces morveux en font des gorges chaudes. Seulement, un jour, l'un d'eux s'est noyé.

Aussi toute une bande de dégourdis qui ne peuvent pas accomplir ces performances dignes de professionnels, préfèrent le port à toutes les plages de la côte.

EN BAS LE PORT

Le port d'Alger est peut-être unique au monde : militaire, touristique, commercial, il est divisé en zones ayant chacune son pittoresque. Dans la darse de l'Amirauté, c'est toujours le va-et-vient des torpilleurs de la Défense Mobile ; souvent un invité, croiseur ou cuirassé, apporte une allure de bataille navale aux évolutions d'entrée, de sortie et de pilotage. Et la baie elle-même est fréquemment le champ de manœuvre d'une escadre entière. Puis la flotte change de caractère, voici les embarcations de plaisance, yachts, voiliers de course, canots et *pasteras*, alignés le long du quai du Sport Nautique. On se montre les plus connus de ces petits bateaux effilés et gracieux : ceux des fils Hanin et des fils Rajasseur. Plus loin, les entrepôts de charbon, la douane, les hangars de la Transatlantique et des autres compagnies de navigation, offrent le spectacle classique des ports méditerranéens, sales, surchauffés, grouillants ; à bord des Stigès-Hermanos, les amateurs de courses de taureaux s'embarquent chaque année pour gagner l'Andalousie. De grands trois-mâts viennent d'Amérique ; et les peintres s'attachent à fixer sur leurs toiles la forêt voguante, sautillante, la palette aux cent teintes, chatoyant aux flancs des tartanes, des balancelles, des felouques turques, et de tout ce qui, venant d'Espagne, d'Italie, de Marseille, de Corse et de l'Orient, est capable de danser sans couler sur cette eau verte où flottent les tranches de melons, les bouchons, les bouteilles, les babouches et les excréments, dans un joyeux clapotis.

— Tu viens en bas le port ?

La phrase représente, pour les petits Algérois, toutes les joies maritimes : olfactives, visuelles, tactiles, sportives : c'est le marinier napolitain qui manœuvre à la godille son « Santa-Maria », le *bahari* ottoman, à demi saoul de kif, qui tient la barre du « Djinn » ; le Marseillais qui conduit « l'Hirondelle » et le Mayorquin qui gouverne « El Rey Alfonso », le calfat, le charbonnier ruisselant de sueur, les pêcheurs qui, entre

les chalands, « tirent » des mulets friands de pourriture. Tous les pavillons, tous les drapeaux : Angleterre, Suède, Japon, Brésil, Russie, Allemagne, Turquie, Chine... flottent aux mâts des steamers et des cargos, à la poupe des gros navires de ligne et des long-courriers. Alger est mieux qu'un abri. C'est un passage. Le fret, en outre, y est avantageux. La vie y est pour rien. Le port fait le maximum, tous les jours. Cent mille tonneaux de vin y sont alignés en permanence, emportés et renouvelés, les grues grincent, les sirènes mugissent, les portefaix s'engueulent et les vauriens se hêlent à pleine voix :

— Ou-aïlliounes !

LE PETIT BASSIN

Et toute cette graine de lycéens, que couvent les mères, toujours inquiètes et pleines de recommandations, sont heureux comme des poissons dans l'eau lorsqu'ils vont en fraude se baigner dans le port. Près du Bassin de Radoub, il y a une vieille barque à l'air de caravelle, transformée en cabine publique. On s'y déshabille à cinquante, en plein air, sans la moindre pudeur. Kaddour vous garde le linge et vous loue un caleçon (un sou le caleçon troué, deux sous le caleçon non troué). C'est le « Bain à un sou », où le cireur scrofulueux coudoie le fils de famille. Quant aux caleçons, ils ne vont jamais : trop grands, trop petits, dépourvus d'élastique, criblés de trous, indécents, crasseux, délavés et jamais lavés, on se colle ces loques sur la peau sans sourciller et : « aïdé !... » On plonge, à la française, à la mauresque, à l'éclair, à la « bombe » en repliant les jambes. On tire la brasse, on fait le mort, la planche, la « bouteille sur la table », la « respiration », on passe sous les chalands, au risque d'y rester. Et, au bout de deux heures, violet, grelottant, souvent écorché, couvert de goudron ou de mousse gluante, on se rhabille sans s'essuyer, sans se cacher ; et l'on rentre à la maison où l'on affirme avoir été faire ses devoirs avec Un tel, chez lui. Pendant deux mois l'auteur et Raymond Guasco sont allés chaque jour faire leurs devoirs de cette façon l'un chez l'autre. Ce surmenage intellectuel a abouti d'une part à un trou à la tête, de l'autre à une bronchite.

Toujours, avant de rentrer chez lui, le salaouetche qui se respecte se débarbouille à l'eau douce à la fontaine,

pour ne pas avoir le goût de sel lorsque sa mère l'embrassera, ou simplement sentira l'odeur de ses joues. « Ma mère elle est louette, quand je rentre le soir elle me *goûte* pour voir si j'ai baigné... » disait Titouss.

MINDJA GALETTE

Kaddour, du reste, c'est le cas de le dire, sait bien mener sa barque, bien qu'elle soit sur le flanc, réformée. Son commerce est prospère ; il lui rapporte au moins huit francs par jour. C'est qu'il répond à une nécessité. Il ne faudrait pas s'aviser de se baigner n'importe où, sur le port. Les ouaïllounes auraient tût fait de s'emparer de vos vêtements, de les tordre, de les nouer et de les renouer, puis de pisser dessus à tour de rôle pour rendre plus solide ce nœud gordien qu'il est impossible et interdit de trancher. Et, lorsque le malheureux sort de l'eau, tout nu ou presque, il voit ces abominables farceurs le narguer de loin en lui montrant les vêtements et en poussant le cri fatal, modulé en refrain et souvent accompagné de gestes peu décents.

— *Mindja galette, qué pan non y a.*

Kaddour a su, aussi, attirer chez lui quelques vedettes de la natation, dont il garde gratis les vêtements. Il y a un Arabe herculéen qu'on appelle « Le Lion de la mer » ; il fait plus de bruit que de mal, renifle tel un fauve, rejette de l'eau à la manière des cachalots, agite ses pieds en l'air et pousse des cris de cannibale, mais il perd tous les matches. Tout autre est l'athlétique El Hadj, boulanger à la Casbah, distingué, de peau plus claire que son coreligionnaire et tout en muscles longs ; il nage comme un poisson ; le troisième champion est Charlot, un grand type qui a un fond à peu près inépuisable. Est-ce à juste raison ou par ce goût de la rime, si cher à quelques salaouetches comme Lobato, qu'on lui crie parfois :

— Ho, Charlot ! Ho, *coulot* !

C'est qu'à Alger, on est assez mauvaise langue.

De DJOUDER le pêcheur à SINDBAD le marin

— Ho, Vassalo, ça mord ?

— Manco ça donne aujourd'hui, Dio cane !

— Jette le *broumitch*, jette !

— Déjà plus d'une demi-livre je leur ai jeté à ces

bâtards de maquereaux-mécaniques, tous ils bouffent et ils coupent les lignes.

— *L'accidente*, c'est vrai, ils portent la guigne, changeons de place. Tiens porte le fromage pourri et la sardine pilée...

Tous deux jurent et pestent contre une bande de poissons-scies, jetés vers le port par le mauvais temps des jours précédents et qui empoisonnent le peuple de ouaïlliounes installés au revers du môle, où arrive le vent du grand large. Debout, accroupis, ou en équilibre un pied sur un bloc et l'autre sur le bloc voisin, une centaine de salaouettes se livrent aux joies de la pêche. La ligne en main, ils guettent la touche, qui se zèbre au long du crin de Florence.

— C'est un *bogue*, Tintin ?

— Pense-moi ! un *blaouette*, et *nouznika* encore !

— Je fais *démidgès* avec toi, tu veux ?

— *Mon guiss* ! ti as rien chopé : une *tchelba*, barka, tu peux te la garder.

— Le poisson juif il est bon à manger, tu sais...

— Les juifs ils sont pas si cavés, ils se le mangent pas.

— Allez, j'ai le roseau, maintenant je pêche à l'hameçon-voleur : plus on en chope...

— Voir-moi les autres là-bas avec la pastera, qu'est-ce qu'ils se montent en ce moment, ces *fourachaux-là* !

En effet, penchés sur l'avant de leur barque plate, baptisée par eux « Canaille d'enfant », Ramirez le douanier et Bourriello l'accordéoniste sont occupés à tirer leur *boulantin*. A travers le prisme des eaux limpides, à trois brasses de fond, une belle pièce se débat, faisant tanguer la « bette » ; on entend :

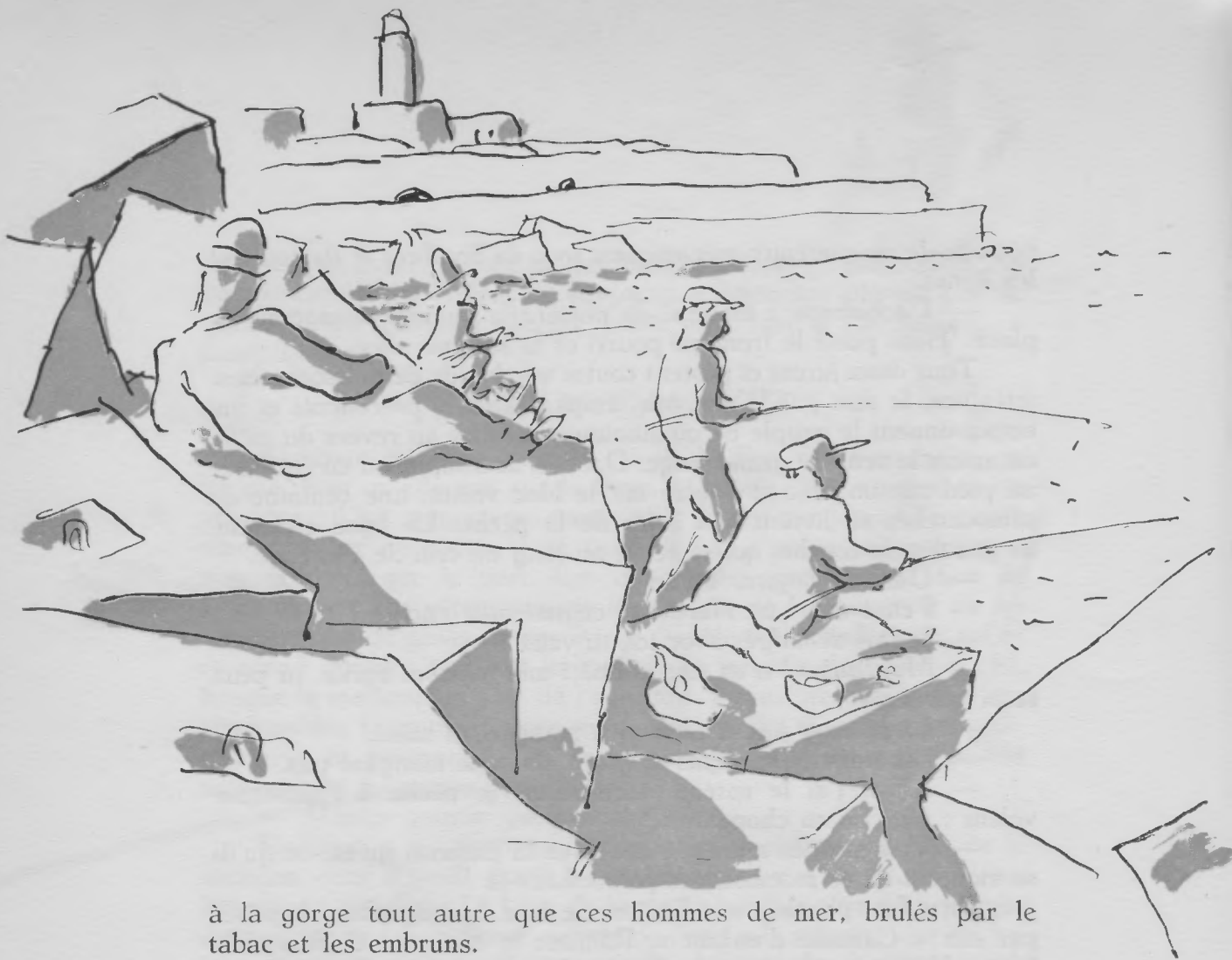
— Donne le *salabre* !

Et l'on voit étinceler au soleil couchant une *bousnelle* de trois livres, frétilant dans la large épuisette. Tous les regards se portent vers les heureux pêcheurs qui, décidément, sont en forme aujourd'hui, car en un court moment, on les voit *monter des sards* aux reflets d'acier, des daurades filigranées de dorures fines et quelques *vaches* vertes. Prenant le vent, un *palangrier* dont le fond est tapissé de poissons passe non loin des amis. On s'interpelle :

— Y alors ?

— Hé ben oilà...

A la barre, un Napolitain culotté comme une vieille pipe savoure un de ces cigares maltais à six pour un sou qui rendrait malade un Inca et dont l'odeur fécale prend



à la gorge tout autre que ces hommes de mer, brulés par le tabac et les embruns.

Du fond de l'horizon accourt un frisson qui fronce et bleuit la mer ; la brise se lève, enflant les voiles et soulevant l'onde paresseuse qui frémit sous la caresse céleste. Au loin l'horloge du Palais Consulaire sonne sept heures. Au rythme du vent étésien, les mâtures font sur l'eau des ombres dansantes que le soleil au déclin de sa course, allonge à l'infini et rend gigantesques. Au large, des pêcheurs rament vers de gros lièges flottant dans des remous aux luisances vermeilles, des creux aux teintes jaunes et vertes d'huile lourde.

— Ils vont *salper* les palangres, dit Bourriello en montant une grosse *traîne* rayée.

Ramirez ne répond pas, il lutte avec une murène, qu'il tire bientôt et dont il brise la gueule venimeuse, à coups de barre de fer.

— Basta pour aujourd'hui, décide-t-il.

Au large, les *sardinales* siciliennes rejoignent les postes



à poisson. Ramant debout, à sept, les hommes chantent un refrain dont la brise n'apporte qu'un vague écho. Soudain, pendant un instant de silence profond, imposé comme une prière par cette fin de jour miraculeuse, un cri retentit :

— Tords-y la calotte !

Ces mots sonnent comme un cri d'alerte. Ils annoncent qu'un des hommes qui « font des moules » ou plongent pour cueillir des oursins, est aux prises avec un poulpe. Le fait est assez fréquent, mais l'attraction qu'il offre n'en est pas moins passionnante pour cela. Et, cette fois, il s'agit

d'un match entre deux personnalités également décidées à ne pas se laisser faire.

— Qué papass de poulpe !

— Madona ! il est foutu, Ramonette !

— Penses-tu ! Régarre...

Sur un roc isolé, le plongeur d'oursins, demi-nu, le buste enveloppé par une pieuvre de grande taille, cherche la *calotte*, au milieu du fouillis visqueux et grouillant des tentacules. La bête a bien deux mètres d'envergure, mais l'homme, rompu aux secrets de ce genre de bataille, a eu le temps de sortir de l'eau et le poulpe ne peut s'accrocher au rocher. Ramonette lutte contre le monstre, tel Héraclès contre l'Hydre, mais, ayant les bras en partie paralysés par les huit serpents enroulés, il ne parvient pas à retourner la *calotte*, hideux casque de Minerve où luisent deux yeux bleus de noyé ; tordre ce sac gris et nerveux malgré son apparence flasque, c'est tuer le monstre et il y faut la force du colosse dont le corps s'épuise sous les ventouses des longues pattes dont les suçons aspirent son sang.

— Putana ! halette le plongeur, en grinçant des dents.

La lutte peut durer encore longtemps et Ramonette sait son adversaire infatigable. S'il glisse sur les algues et rentre dans l'eau, il est perdu, le poulpe gagne la bataille. En pareil cas, la résistance et le courage sont inutiles. L'homme jette vers les pêcheurs les plus proches un regard impérieux.

— Cuchillo ! réclame-t-il, et de peur que le mot castillan ne soit pas compris des gamins, il réitère sa demande en mahonnais : « Oun ganivett, conio ! »

Un couteau, tout le monde a ça, mais comment approcher du rocher et risquer d'être pris à partie par la pieuvre ou quelque autre de ses congénères ? L'homme, voyant les garçons hésiter, ouvre la bouche, montre une mâchoire formidable. Un long couteau vole aussitôt dans les airs, lancé avec adresse par l'un de ces vauriens, si habiles au jeu du « jeté » ; Ramonette le saisit entre ses dents et pousse la lame vers le tentacule le plus proche de son cou. Le poulpe s'enroule autour de l'acier et Ramonette, faisant pression à l'aide de son épaule, arrive à tronçonner l'une des pattes gluantes et coriaces. En un clin d'œil son bras est couvert d'encre. La bête lâche son *noir* ce qui indique que jusque là elle ne s'est pas sentie en danger de mort. Un sursaut permet à l'homme de dégager sa main droite, de saisir le

couteau et de poursuivre sa rude besogne de boucher : la lame n'entame pas facilement la chair, semblable à du caoutchouc ; mais la pieuvre commence à desserrer son étreinte, à descendre vers le ventre et les cuisses du plongeur. Ramonette redouble d'ardeur ; deux tentacules suivent la première et un jet d'encre gicle sur le visage du plongeur.

C'est la défaite et la bête glisse en masse sur le rocher. Telle une monstrueuse araignée elle ondule, se hâte vers l'eau libératrice. Maintenant le polupous glisse entre les doigts de l'homme, il échappe déjà, lorsque Ramon le fixe d'un violent coup de couteau en pleine viande. Aussitôt, plongeant ses larges mains à l'intérieur de la calotte, il la retourne, d'un seul coup. La bête à l'agonie n'est plus qu'une chose informe.

Ramon, triomphant, la traîne jusque sur les pierres du môle où elle s'aplatit comme un gros tas de gélatine.

Tandis qu'on admirait, qu'on touchait et qu'on estimait la pièce, le plongeur se lavait.

— Vingt kilos elle fait !

— Qu'est-ce que tu vas te tabasser, Ramonette, ça ? avec un riz à l'espagnole, c'est mortel, les doigts tu te lèches !

— Tu sais comment il faut la faire cuire ? D'abord avec un roseau fendu, tu te le tapes, jusqu'à tant qu'il vient tendre... Et après...

— Gare de là, bande de *bazouks* ! tranche le plongeur, à vot' père vous voulez apprendre comment c'est qu'on fait le *pourpe* ! D'abord aucun il a été capable à venir m'aider.

— N'empêche que si je t'avais pas jeté la *facca*, là-bas encore tu serais, *engantché* avec cette saloperie-là.

— Ça c'est vrai, *Nanouss*. Le courage ti as pas, mais louette ti es.

Le danger passé, le Murcien avait lâché sa langue natale, qui lui était remontée à la gorge à l'instant critique ; et il reprenait le parler *pataouète*. Il rigolait maintenant en rangeant sa prise à côté des oursins empilés dans sa corbeille. Généreux, il ajouta :

— Tiens, *bouznik*, voilà des oursins et trois pattes pour ta mère. *Battel* vous soupez !

— Et le couteau, dis ?

— J'oubliais, *rédiéo* ! tiens le voilà.

Puis il allume une cigarette, escalade les blocs du môle cassé, amoncelés en chaos ; et, parvenu sur l'étroit

chemin de pierre qui continue la jetée, hors du port, jusqu'aux fortifications, il part, en sautillant pour enjamber les intervalles entre les pierres géantes, et en chantant comme s'il n'avait pas failli succomber dans un combat inégal et homérique. Le soleil, à l'horizon, s'est encapuchonné de brume. Dans l'air encore limpide et chaud, le soir s'apprête, radieux et triomphal. L'Olympe semble se pencher sur la mer sacrée. Au loin un buccinator à bord d'un *bœuf* à voile latine, souffle dans sa conque marine.